

JOËL ESPI

Malaises
d'un prêtre

DIDIER FOLLIN

«Un soir de février, un dimanche, après avoir donné la messe, le prêtre s'est tiré une balle dans le cœur.» Difficile de rester neutre en refermant le livre de Joël Espi dont l'incipit donne d'emblée le ton. Que signifie ce suicide? L'expression d'une culpabilité trop lourde? Le lecteur ouvre le livre en quête de réponses. Il n'en saura pourtant rien, l'intérêt semble être ailleurs.

Avec des réflexions non sans humour sur la religion catholique, sur les Suisses et leur besoin de propreté, l'auteur présente un prêtre austère, distant et sensible à la chair, qui attire l'attention, rebute et fascine. Le narrateur le décrit tour à tour avec le regard de l'enfant naïf et celui de l'adulte suspicieux, le «dévot» apparaissant «complexe et multiple», difficile à saisir. Son catéchisme singulier intrigue, ses manières font rire. Ce prêtre qui n'aurait pas dû l'être se retrouve pris dans la solitude, entre les exigences du sacerdoce et la répression d'une personnalité bouillonnante.

Un signe d'affection de sa part suscite la critique et quatre mots engendrent la méfiance: «Ce n'est pas normal.» Distance, éloignement. Le suicide du prêtre dix ans plus tard réveille le malaise du narrateur qui se livre alors à son propre examen et à l'analyse de ses rapports aux autres. Il raconte sa venue au catholicisme dans le monde conformiste de la Suisse romande, peuplée de «culs serrés» garants de la normalité. Il s'interroge surtout sur le sens de cette tendresse. Signe de solitude? Expression d'un désir? Peu importe. Ce geste a soulevé la rumeur, les médias ont flairé l'affaire, le prêtre s'est mué en pédophile.

Joël Espi signe avec *Miséricordes* un roman qui s'épuise rapidement, où le lecteur en vient à regretter la légèreté des réflexions esquissées à grands traits. Le journaliste puise dans le pot-pourri des sujets qui déchaînent les passions, tente d'intriguer son lecteur. Mais le récit de ce prêtre trop distant, trop absent, laisse une impression d'inachevé et un arrière-goût de facilité. La brièveté du roman encourage toutefois le lecteur à poursuivre sa lecture, poussé qu'il est par sa curiosité et un brin de voyeurisme. I

> Joël Espi, *Miséricordes*, Ed. Hélice Hélyas, 101 pp.

L'intime poète
resté secret

Hommage. «La Revue de Belles-Lettres» consacre un numéro à Henri Thomas, ce poète et romancier français dont la plume s'est toujours exprimée dans la marge.

THIERRY RABOUD

il est des écrivains que l'on conserve à part soi, des plumes comme un secret bien gardé. Henri Thomas est de ces voix fortes, reconnues et méconnues, si belles lorsqu'on les découvre ainsi qu'un trésor brillant au fond d'une rivière ombreuse. Le poète et romancier reçut la reconnaissance de ses pairs mais ne put s'en accommoder, lui qui se maintint toujours dans ces marges où l'on respire. On le dit franc-tireur, rétif à tout estampillage par trop réducteur; il fut surtout ce pêcheur demeuré hors du courant, plongeant sa ligne dans les profondeurs pour en extraire quelque merveille d'observation, quelque illumination à partager.



«Rares sont les écrivains à la fois romanciers et poètes»

GHISLAINE DUNANT

Passée la vague du Nouveau roman, l'œuvre de Thomas apparaît aujourd'hui dans toute sa puissance d'évocation, sereine, authentique, plus vive que jamais et enfin mise au pinacle littéraire, à l'heureuse initiative de *La Revue de Belles-Lettres*, l'une des plus anciennes du monde francophone. Portant plus avant sa quête exigeante des voix inaperçues, la revue romande, fondée en 1864, consacre l'entier de son dernier numéro à l'écrivain vosgien, poète et romancier.

Le «terrain vague» du roman

Ghislaine Dunant, qui en signe l'introduction, évoque à quel point cette œuvre résonne de poésie: «Thomas est entré en littérature par le poème, qu'il écrit abondamment au début de sa vie. Il découvrira plus tard le «terrain vague» du roman, qu'il nourrit de ses décou-

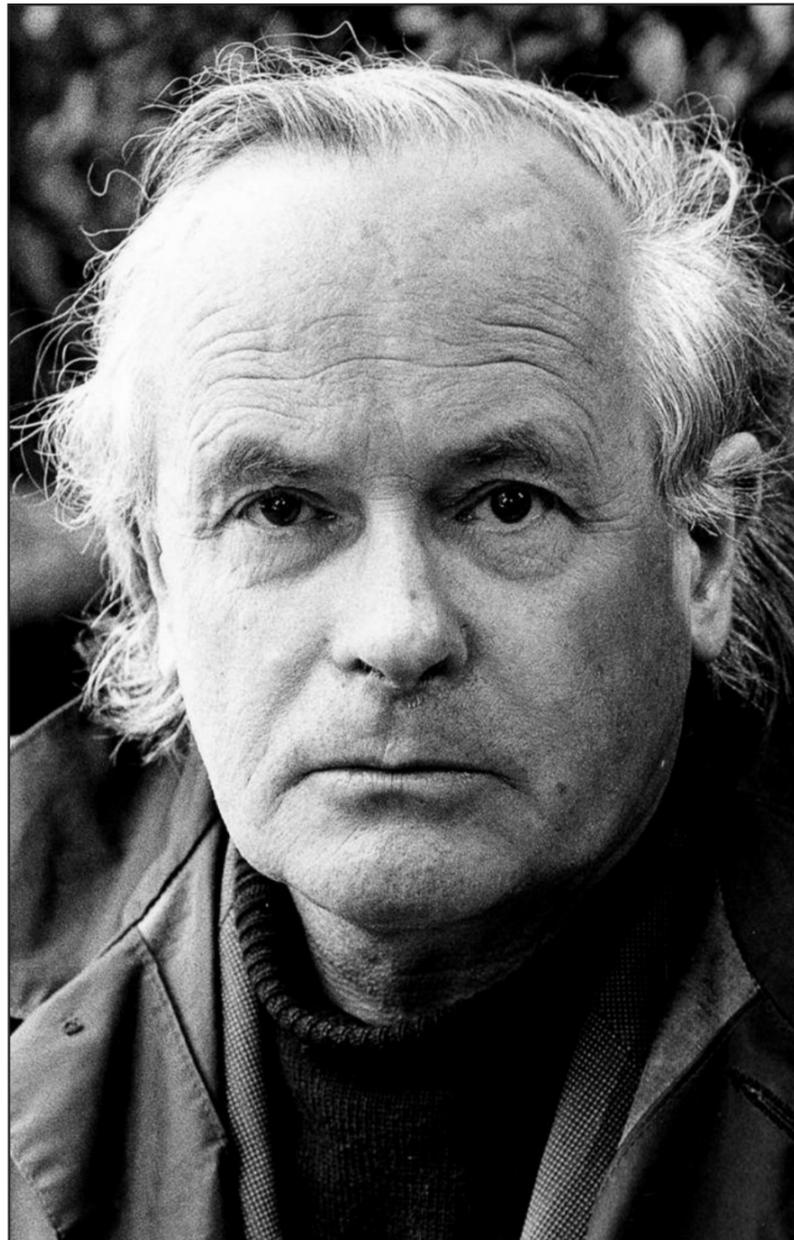
vertes poétiques. Ecrire un roman, c'est créer du Temps, alors que la poésie saisit l'Instant: lui va jouer de ces temporalités, publiant une vingtaine de romans avant de revenir à la poésie à la fin de sa vie. On trouve dans son œuvre un tissage entre travail poétique et production romanesque qui est tout à fait exceptionnel. Rares sont les écrivains à la fois romanciers et poètes, si l'on excepte Hugo et Aragon.»

Oui, Henri Thomas est un écrivain majeur, que Philippe Jaccottet estimait «de loin supérieur à la plupart de ceux qui font du bruit dans les lettres», même si sa poésie, pour lui, «a tout pour passer inaperçue». Né en 1912 d'une mère institutrice, il sera à 6 ans orphelin de son père agriculteur, gardera toute sa vie l'inquiétude des catastrophes, la lumière des paysages. Il fait ses classes à Saint-Dié puis monte à Paris, rencontre Gide, publie ses premiers poèmes.

«Thomas s'est toujours senti en marge. Il le dit, la poésie lui a «sauvé la vie». En ouvrant l'œuvre de Rimbaud, il s'est senti vivre. La vie se trouvait là, sous ses yeux. C'est comme cela qu'il est devenu poète», témoigne la romancière française et suisse.

L'œuvre et la vie

Thomas renonce donc à l'École normale supérieure pour y préférer une vie d'écrivain: poèmes, romans, mais aussi de foisonnants carnets et un important travail de traduction (Pouchkine, Shakespeare, Hölderlin entre autres), se construisent en miroir de la vie de celui pour qui «toute grande œuvre s'arrache à l'intime». Un intime ballotté de guerres en voyages au rythme de la marche, sans cesse marqué au sceau d'une indigence matérielle qu'il semblait choisir: «Thomas a reçu des prix, a



Henri Thomas, un romancier du sujet qui trouve la vie dans le poème. JACQUES SASSIER

généralisé une production importante, mais a toujours souhaité cette pénurie, qui était pour lui une forme de liberté. Rimbaldien en cela, il était un peu «l'homme aux semelles de vent», dépendant de rien sinon de lui-même», note Ghislaine Dunant, qui invite à parcourir les pages de la revue comme autant d'incursions dans l'univers d'un auteur dont la voix porte encore aujourd'hui. «Henri Thomas est avant tout un romancier du sujet, habité d'un désir d'authenticité qui le rend absolument actuel. Il entre dans les ténèbres intérieures pour mieux chercher la lumière, sans s'étendre sur la description des faits eux-mêmes, plutôt en traçant le fil de l'intériorité. Ce lien entre la vie et l'œuvre est quelque chose qui nous parle aujourd'hui», explique-t-elle encore.

Le dernier numéro de *La Revue de Belles-Lettres* l'affirme avec éloquence en une mosaïque vivante de textes inédits, de lettres, de regards sur l'œuvre et de témoignages sur cet homme secret, qui n'écrivait «que pour surprendre un

brin des musiques de l'inconcevable existence». I

> *La Revue de Belles-Lettres*, 2013, I, 332 pp.
> **Le 5 novembre** à 18 h 30, la BCU de Fribourg présentera *La Revue de Belles-Lettres* dans le cadre des Soirées de la Rotonde. Marion Graf animera un débat autour de la question «La poésie a-t-elle un âge?», en compagnie des poètes Frédéric Wandelère, Pierre Voëlin, Baptiste Gaillard et Laurent Cennamo.

Petit exergue

Toute l'âme dépensée entre les amis d'un jour, les désolantes pensées et les avides amours

je n'ai plus que cette rose éclose par habitude, arme frêle que j'oppose à la noire inquiétude.

> **Poème tiré de** *Signe de vie*, Gallimard, 1944.

chronique

Le cinéaste Peter Greenaway fait danser les morts à Bâle

Outre-Sarine. Le réalisateur anglais ressuscite la tradition de la «Danse macabre» à Bâle. Une installation vidéo est à voir jusqu'à la fin novembre.



Peter Greenaway. KEYSTONE

ARIANE GIGON

Le très long et très riche chapitre des *Dances macabres* dans l'histoire de l'art et la conscience collective chrétienne s'enrichit d'une nouvelle interprétation, étonnante, à Bâle, grâce au réalisateur britannique Peter Greenaway. L'auteur du *Ventre de l'architecte* a créé une installation vidéo composée de quarante petits films projetés tout le mois de novembre à la Predigerkirche.

Agé de 71 ans, le réalisateur s'est, comme aucun autre, penché sur des thèmes de l'histoire de l'art dans ses films et sur les questions de vie et de mort. Il semblait donc tout prédestiné pour faire redanser des morts assoupis à Bâle depuis 1805, date où la célèbre fresque murale de la *Danse macabre*, ou *Mort de Bâle*, créée vers 1440 sur les

murs du cimetière de l'Eglise des Frères prêcheurs, a été détruite.

L'idée de redonner vie à un thème phare de l'histoire du christianisme, le «souviens-toi, que tu sois beau ou vilain, pauvre ou riche, jeune ou vieux, que tu dois mourir», est née lors d'une conversation entre Matthias Buschle, historien de la culture, une collègue et un prêtre. «Plus personne ne connaît cette œuvre qui a été très importante pendant des siècles, explique le premier. Pour la faire revivre, notre idée a été d'explorer un nouveau médium, car les danses macabres ont déjà été illustrées sur tous les médias possibles, le livre, la gravure, la sculpture ou la musique. Le cinéma est l'art moderne par excellence. Nous avons très vite pensé à Peter Greenaway. L'accord a été

conclu en une demi-heure.» Le budget, d'un demi-million de francs, est financé principalement par les loteries des deux Bâles et par des fondations privées. Comme tous les Bâlois, le Britannique a été choqué d'apprendre que plusieurs plaques tombales historiques, destinées aux installations de l'artiste, avaient fait l'objet de vandalisme le week-end dernier. Les éléments électroniques n'ayant pas encore été posés, le travail de réparation n'a pas été trop long. «Il s'agit vraisemblablement d'une mauvaise blague de noctambules alcoolisés, dit Matthias Buschle. C'est déjà oublié.»

Les quarante petits films, d'une durée d'environ une minute, se déclinent sur des tonalités très diverses, certaines sur fond de musique enlevée, d'autres

avec de sourds bruitages d'ordinateur. «Au XV^e siècle, la mort venait avec les maladies, la guerre, les tortures, l'épée, la corde, la hache, le poison, le feu, la faim, écrit Peter Greenaway sur le site internet du projet. Aujourd'hui, nous avons encore la cuisinière à gaz, la voiture, le camp de concentration, le crash d'avion, la chaise électrique, les drones de combat et la bombe atomique.»

«Peut-être vit-on plus longtemps, poursuit-il, mais la vie reste horrible et brutale comme l'écrivait Thomas Hobbes. Dansons donc derrière la mort. Nous pouvons le faire avec tambours et violons. Dans la vie, nous avons rarement ce genre d'accompagnement.» I

> **www.basler-totentanz.ch**
Jusqu'au 30 novembre 2013.